

# Le feuilleton : l'oeuf de coq : [suite]

Autor(en): **Favre, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 22

PDF erstellt am: **01.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220312>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Puis elle repartait, descendait l'escalier lentement, prudemment, parlant toute seule. Un jour, elle s'assit devant ma porte, sa piécette dans sa main, et s'endormit là, comme un petit enfant qui vient de boire son lait et qui est accablé par la chaleur.

Une autre semaine, elle resta dans la cour, s'installa sur un banc et se mit à compter sa monnaie. Il y en avait nouée dans un coin d'un mouchoir. Elle défit le nœud et prit l'argent dans ses doigts tremblants. Elle compta ; c'étaient les grosses pièces, les francs et les deux francs ; il y en avait bien la valeur de deux écus. Elle garda le mouchoir et sa fortune dans sa main gauche, et sa droite s'enfonça dans une poche qui était à vrai dire un sachet suspendu, sous sa jupe, à une ficelle fixée à sa taille. Elle en sortit une poignée de pièces grandes et petites qu'elle déposa sur sa jupe, entre ses jambes ; elle tria l'argent et ajouta quelques francs au magot du mouchoir qu'elle noua et replaça dans une autre poche. Le reste tomba dans le sachet.

La vieille demeura un instant encore sur le banc, songeant à sa fortune, l'additionnant et la couvant de sa sollicitude. Peut-être se disait-elle que si, arrivée à la maison, on lui demandait de verser sur la table le fruit de ses courses, elle viderait le sachet des sous et conserverait jalousement le trésor du mouchoir.

Car il paraît — je n'en suis pas très sûr — que la pauvre vieille, plus bonne à rien, servait encore à apitoyer les bonnes gens et à quêter pour des parents moins cassés qu'elle mais aussi moins actifs. Cela ne fait rien. On donnait tant de peine à monter jusqu'à votre porte qu'on n'avait pas le cœur de lui refuser une pite ou une pitance. C'était à elle, la pauvre vieille, qu'on donnait et non à ceux qui vivaient d'elle.

Parfois, elle avait une joie dont elle seule jouissait : on lui versait un verre de fendant ou de goutte — lie, marc ou kirsch —. Ses petits yeux s'allumaient ; elle humait et buvait la liqueur avec une lente frénésie ; de sa manche retournée, elle essayait ses lèvres et sa main tapotait son estomac. Elle était plus heureuse que si on lui avait remis un demi-franc : ce qui avait réchauffé son vieux sang, personne ne le lui ravirait.

Mais la vieille n'est plus revenue depuis longtemps, depuis l'automne sans doute. On ne la rencontre plus par les chemins : elle ne vient plus tarabuster votre porte d'un coup brusque de son bâton. Qu'est-elle devenue ? On ne sait. Elle était si vieille — quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix... elle ignorait même son âge vrai — elle était si vieille que son grabat l'a peut-être gardée quelques mois avant de la passer à la Mort qui l'avait trop longtemps oubliée.

Pour un peu, on pourrait croire que les chemins sont désolés de ne plus sentir sur leurs cailloux et leur poussière le glissement des pantoufles de la vieille mendiante et le coup sec de son bâton. Plus jamais, sans doute, elle ne leur dira dans son dialecte du Haut, ses peines et ses joies, et plus jamais on ne l'entendra, alors qu'elle secouait la tête, vous saluer d'un frêle « Gruess Gott ! »

Eug. M.

## LE FEUILLETON



### L'ŒUF DE COQ

— Oui, je le crois.

— C'est que j'ai là dans mon panier une petite poule...

— Montez seulement vous la trouverez.

Lorsque je vins, pour dîner, je trouvai la famille en jubilation. Ma femme était aux anges, les enfants riaient, dansaient, faisaient la culbute.

— Papa, tu ne sais pas, nous avons une poule, une poule qui marche, une poule qui mange,

une poule qui fera des œufs, maman l'a dit.

J'avais compris que la Comtoise n'apportait pas un poulet tué, mais une bête vivante, dans son panier, en compagnie de roues de cylindre et de ressorts de secrets, j'avoue que cela n'entraînait pas dans mes prévisions.

— Oui, viens donc voir, dit ma femme, elle sera superbe ; une brune picotée, avec un plumet sur la tête ; c'est de la toute bonne race qui fait des œufs tous les jours.

— Mais, je t'en prie, où veux-tu loger cette bête ?

— Tu auras bien l'obligeance de me faire construire une cage par Jacob. En attendant, elle est dans une corbeille.

— Un instant, et cette cage où veux-tu la mettre ?

— Rien de plus simple, à la cuisine, ou dans le corridor, près de la fenêtre, pour qu'elle ait de la lumière.

— Oh ! oui, papa, une cage, n'est-ce pas ; ce serait trop joli. Pense donc, une poule qui marche et qui fera des œufs.

Je trouvai effectivement, au fond d'une corbeille, couverte d'un tablier de cuisine, un jeune gallinacé dont le sexe n'était pas encore apparent, et qui mangeait provisoirement du pain que les enfants émiettaient avec complaisance. Jacob, mon domestique, fit une cage ; on y plaça l'oiseau qui, dès ce moment, devint le centre d'attraction de la famille. Ma femme y portait sa chaise et sa broderie, les enfants s'y établissaient pour apprendre leurs leçons. Ma fille aînée le prit pour sujet d'une composition qui fit sensation dans sa classe et dont elle fut très fière. Chaque jour on découvrait une perfection nouvelle dans notre commensale.

— Papa, elle mange l'avoine et les pommes de terre ; elle a bu de l'eau, comme ça.

— Veux-tu croire, me disait ma femme, avec un sérieux adorable, veux-tu croire qu'elle me reconnaît, et qu'elle regarde le lierre avec plaisir. Tu comprends, la verdure, cela doit lui plaire. Quant à moi, lorsque je l'entends glousser, il me semble que je suis à la campagne.

— Tu crois que cette bestiole se plaît dans cette cage étroite ? à quoi le vois-tu ?

— Bien sûr qu'elle se plaît, papa, je lui ai récité la fable du coq et du renard, je l'ai même chantée d'un bout à l'autre.

— Et moi, dit un bambin de dix ans, j'ai fait son portrait d'après nature, regarde...

Anna, la servante était aussi bien dangereuse ; elle avait découvert que la poulette mangeait, sans faire de façons, tous les restes de la table, soupe, viande, légume, tout était utilisé ; on pourrait même en avoir une ou deux avec celle-là, et lorsqu'elles pondraient des œufs, on en aurait vingt-un chaque semaine.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, je voyais poindre sur le crâne de la poule incomparable une proéminence de couleur rouge qui ressemblait singulièrement à une crête de coq. Il est vrai que, sous ce rapport, certaines poules sont fort bien dotées. Toutefois, je commençais à craindre un dénouement fâcheux.

Un matin, avant l'aube, je suis réveillé par un cri perçant qui fait vibrer la maison. Un second lui succède, puis un troisième.

— Entends-tu ? dit ma femme avec ravissement.

— Parbleu ! je crois bien que j'entends.

— C'est ma poule.

— Ton coq, veux-tu dire.

— Non, non, ma poule. Ne se croirait-on pas dans une ferme ? c'est l'annonce que nous aurons des œufs prochainement. Quelle belle voix ! Je voudrais voir la mine qu'elle fait en chantant. Doit-elle être joyeuse ! Elle se leva, alluma sa bougie et alla visiter sa favorite qui continuait à vociférer du haut de la tête : ki que ri ki !

Ce jour-là fut un jour mémorable pour ma famille. On entoura la cage, les enfants ne la quittaient pas, et criaient ki que ri ki ! sur tous les tons pour engager l'animal à redoubler d'ardeur. Cette musique leur paraissait la plus divertissante du monde.

La nuit suivante, vers deux heures, un rayon de lune, ou je ne sais quelle cause, mit en joie l'animal, qui recommença son concert avec enthousiasme. Dans le silence, cette voix aigre, perçante, prenait un volume formidable et m'agaçait les nerfs plus que je ne puis le dire. Cette fois, je dois le reconnaître, personne n'eut l'idée de s'extasier sur les mérites du chanteur ; je crus même discerner quelques soupirs d'impatience, mal dissimulés.

Le lendemain, ma femme eut la migraine ; son humeur s'en ressentit. Chacun faisait pourtant bonne contenance, mais je voyais que la réputation de notre comtois était en voie de subir une dépréciation notoire. Vers minuit, le concert recommença de plus belle. La voix du soliste avait pris de l'ampleur par l'exercice, elle déchirait le tympan. Il semblait trouver un excitant dans le vacarme qu'il faisait ; aussi ses fusées stridentes retentissaient-elles dans le calme de la nuit, comme la trompette du jugement dernier. Je le maudissais de tout mon cœur et je lui eusse volontiers tordu le cou. Mais je ne soufflais mot. J'entendis bientôt ma femme se tourner et retourner dans son lit en soupirant. Cette sérénade qui l'éveillait au milieu de son premier somme n'avait plus la poésie de la nouveauté, et devenait importune. Si elle n'eût pas été engagée d'honneur à soutenir son protégé, j'en aurais entendu de belles ; mais elle se contraignait avec une force de caractère à laquelle j'étais obligé de rendre hommage.

Il y eut une interruption, dont chacun profita pour dormir de tout son appétit et racheter le temps perdu. Mais à trois heures, un ki-que-ri-ki perçant éclata comme dans mon oreille et me fit faire un tel saut de carpe, que je me trouvais, je ne sais comment, au pied de mon lit.

— Est-ce que tu entends ? dit ma femme d'une voix désespérée.

— Quoi ?

— Cette poule.

— Tu appelles cet affreux monstre une poule ! c'est un peu fort.

(A suivre.)

L. Favre.

**Théâtre Lumen.** — Si vous voulez savoir jusqu'où peut mener la haine, **Le Bandolero**, le nouveau et magnifique drame qui passe, cette semaine au Théâtre Lumen, vous l'apprendra. Mais que dire de l'admirable course de taureaux dont l'écran montre les phases les plus saillantes. Au même programme, un comique désopilant, **Le crime de Frigo** ! 20 minutes de fourire. Au **Tonkin**, documentaire. Le ciné-Journal suisse actualités mondiales et du pays et le Pathé-Revue compétent ce programme de tout premier ordre. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 30 mai, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

**Royal Biograph.** — Le Royal Biograph annonce pour cette semaine un programme des plus sensationnel : **Raffles, gentleman cambrioleur** ! grand film dramatique et policier en 4 parties. Comme second film : **Kid, l'Ouragan** ! grand drame d'aventures du Far-West en 4 parties. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 30 mai, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

**CITROVIN** AU LIEU DE VINAIGRE  
RECOMMANDÉ PAR  
M.M. LES MÉDECINS  
L'EXQUISE MAYONNAISE  
ET SAUCE DE SALADE  
FABRIQUE DE CITROVIN ZOFINGUE  
**MATUSTA**

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

## Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**ARTICLES SANITAIRES** Caoutchouc Pansements  
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.  
**W. MARGOT & Cie.** Pré-du-Marché, Lausanne

## VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,  
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE